



Croissant-Rouge sont bien réels, les secouristes sont incarnés par des acteurs pour mieux raconter le film au présent. JOUR2FÊTE

ambulance et la voiture criblée de balles, on les perçoit autrement parce qu'on a compris qui sont les gens derrière elles. C'est le rôle du cinéma de lutter contre l'amnésie, d'installer une mémoire, de donner un visage et une voix.

Comment définiriez-vous votre film sur un plan politique ?

On me demande souvent si le cinéma peut changer les choses. J'aimerais beaucoup que mon film participe à un changement. Et je l'ai senti, dès le festival de Venise ou à San Sebastian, où une grande manifestation a suivi la projection. Il y a un dialogue entre la rue, les revendications, la lutte et la salle de cinéma. Je dis souvent aux spectateurs – y compris ceux qui rechignent à aller voir le film par peur de ne pouvoir le supporter – *« ce n'est heureusement pas votre vie mais faites quelque chose »*.

À quelles responsabilités de cinéaste faire ce film vous confronte-t-il ?

Je me suis beaucoup interrogée sur la signification de mon rôle de cinéaste. À quoi sert de raconter des histoires en temps de génocide, quand l'innommable est en train d'avoir lieu ? Que signifie raconter des histoires ? Que veut dire faire de l'art, des films ? Et, pour moi, il était important de faire ce film pour répondre à ces questionnements.

Pourquoi avez-vous réalisé le film pendant le génocide ?

Beaucoup m'ont dit de le faire dans dix ans. J'ai refusé parce qu'il fallait faire quelque chose. Israël ne rend pas de comptes. C'est d'ailleurs l'une des premières choses dont la mère de Hind Rajab m'a parlé. *« Je veux une justice pour ma fille. Si ce film peut aider à faire justice, fais-le. »* Si je peux participer à quelque chose de cet ordre, ce serait vraiment fort.

Vous rendez aussi hommage aux secouristes du Croissant-Rouge...

Ils font un travail incroyable. Il n'y a pas de plus noble mission que de sauver des vies, mais ils sont confrontés à des lois et des règles qui s'apparentent à une bureaucratie réfléchie pour rendre leur mission impossible.

Avez-vous été guidée par l'urgence ?

J'ai été guidée par l'urgence, par le fait de vouloir combattre une sensation d'impuissance et de refuser d'être complice. Je me suis demandé ce que je pouvais faire. Quand j'ai entendu la voix de Hind Rajab, elle m'a hantée. Il était hors de question de détourner le regard. L'immédiateté a aussi guidé la fabrication du film parce que, naïve comme je suis, je pensais que cette histoire, où on a tué Hind Rajab, sa famille et les secouristes venus la chercher, serait le point de bascule du génocide. J'avais tort. Cela se déroule tous les jours avec des milliers de Hind Rajab. C'est la raison pour laquelle j'ai construit ce film au présent et pas au passé.

Ne pas réagir ou prendre la parole, c'est pour vous être complice ?

Il y a mille et une façons d'agir. La voix de Hind Rajab a quelque chose de plus grand que sa personne, comme si elle était une métaphore des voix qui appellent à l'aide à Gaza. On les entendait sur nos téléphones sans pouvoir rien faire. Les journalistes et l'aide humanitaire ne pouvaient pas rentrer à Gaza où il y a eu, à un certain moment, une famine. Face à cette chose atroce, l'extraordinaire mobilisation autour du monde montre que chacun peut agir. ■

ENTRETIEN RÉALISÉ PAR MICHAËL MELINARD

L'enfance assassinée des Gazaouis

La réalisatrice tunisienne a bâti un film à partir des enregistrements téléphoniques d'une petite fille, tuée parce que Palestinienne.

La Voix de Hind Rajab, de Kaouther Ben Hania, France-Tunisie 1h29

Rage et émotion. À l'issue de la projection du film de Kaouther Ben Hania, les mots manquent pour dire l'incompréhension humaine face à ce que la réalisatrice tunisienne nous montre. Avec beaucoup de pudeur, d'honnêteté mais aussi de maîtrise et d'intelligence cinématographique, elle parvient à nous plonger dans un drame d'autant plus terrible qu'il est le symbole de l'enfance brisée, tuée, reniée dans la bande de Gaza.

L'histoire de Hind Rajab a fait le tour du monde, même si l'agresseur israélien a tout fait pour masquer le crime, empêcher toute image de parvenir jusqu'à nous. Pour faire mourir une seconde fois la petite Hind, née le 3 mai 2018 et qui n'aura jamais 6 ans. Sa vie s'est arrêtée un 29 janvier 2024, le corps criblé de balles, dans une voiture, entourée des cadavres de sa famille. Un long calvaire qui aura duré des heures – les secouristes ont été abattus à leur tour – et que les hommes de main de Benyamin Netanyahu ne parviendront jamais à effacer. À défaut de vidéos, les enregistrements des conversations téléphoniques de la petite fille avec les équipes du Croissant-Rouge palestinien, qu'elle avait pu joindre, ont été conservés.

UN SENTIMENT D'OPPRESSION

C'est avec ce seul matériau que Kaouther Ben Hania a bâti un film tiré du réel mais porté d'abord par des voix. L'entreprise de la cinéaste devait éviter deux écueils majeurs, sorte de Charybde et Scylla. Elle devait naviguer entre un son ultraprésent et des images du drame lui-même inexistantes, et également parvenir à ce que la voix que l'on entend ne soit pas seulement celle de Hind, mais de tous les enfants de Gaza. Il fallait trouver le juste équilibre. Elle y est parvenue avec force. D'abord par le jeu des comédiens, en empathie totale, juste de retenue et de vérité, comme s'ils jouaient leur propre rôle. Au-delà des scènes elles-mêmes, Kaouther Ben Hania, a intercalé des passages où l'on ne voit que le signal sonore et la photo de l'interlocuteur ou de l'interlocutrice qui parle à Hind. Cette brusque disparition de l'image rajoute dans la perception intime que l'on a, exaspère le sentiment d'oppression qui nous envahit. Impossible de s'échapper, de reprendre son souffle. Les images d'archives qui viennent clore le film – où l'on voit Wessam, la mère de la fillette, dans une douleur incommensurable – viennent le rappeler : la voix de Hind est la voix du génocide des Gazaouis. ■

PIERRE BARBANCEY